

Une école sans frontières

Jean Marc Larivière

Numéro 127, été 2005

Musique et chanson : quêtes et débats

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41317ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Larivière, J. M. (2005). Compte rendu de [Une école sans frontières]. *Liaison*, (127), 39–40.

Une école sans frontières

Jean Marc LARIVIÈRE

« ... Ainsi en est-il de votre liberté qui, quand elle perd ses chaînes, devient elle-même les chaînes d'une liberté plus grande encore. »

(Khalil Gibran)

VÉRITABLE FEMME-ORCHESTRE puisqu'elle cumule les rôles de réalisatrice, opératrice et preneuse de son, Nadine Valcin a passé six mois à recueillir de l'information pour son film *Une école sans frontières*, à l'école secondaire torontoise Étienne-Brûlé, avec l'intention de jeter un regard sur l'éducation en langue française en milieu minoritaire. Au début, elle vient sans caméra et, durant le mois de janvier 2004, elle assiste aux cours, prend son déjeuner à la cafétéria, flâne dans les couloirs, fait les cent pas dans la cour d'école. C'est seulement après s'être empreinte de l'endroit qu'elle commence à filmer, deux ou trois jours par semaine à l'école et ce, jusqu'à la remise des diplômes en juin. Par sa présence régulière à l'école pendant une si longue période, elle finit presque par devenir une élève à part entière et on le perçoit à l'écran car elle arrive à capter des scènes sur le vif comme si sa caméra était invisible, ce qui n'est pas peu dire à une époque où les jeunes sont très conscients des médias. La directrice de l'école lui a même confié que les étudiants lui demandaient parfois où était Nadine quand elle s'absentait, comme si on s'inquiétait d'une camarade de classe.

Il y a lieu de s'attarder sur cette méthode de travail originale, qui s'écarte considérablement de la pratique documentaire largement dictée aujourd'hui par la télévision. En effet, grand paradoxe (d'autres diront ironie) de l'univers à cent chaînes où on diffuse plus de « documentaires » que jamais, de nos jours le documentariste n'a souvent que quelques jours de tournage, quelques semaines s'il a de la chance, pour cerner son sujet. Même l'Office national du film du Canada (ONF), cette vénérable institution unique au monde, n'y échappe pas depuis quelque temps, car ses productions sont souvent le fruit de collaborations avec des producteurs privés qui ont besoin de la télévision pour obtenir les fonds de production publics. Ce ne fut cependant pas le cas de *Une école sans frontières* qui s'inscrit dans Projet citoyen, un espace de réflexion sur de grands enjeux sociaux que l'ONF a mis à la disposition de quelques documentaristes afin qu'ils puissent explorer leur sujet de façon plus intuitive et plus novatrice.



Ainsi, Valcin a tourné abondamment, suivi de façon soutenue plusieurs élèves et interviewé bien d'autres encore. Cette façon de faire, légère, bien adaptée à l'environnement, lui a laissé une grande liberté mais, comme rien ne se manifeste sans son contraire, cela n'a pas été uniquement une partie de plaisir. La réalisatrice a tourné seule le plus souvent et elle portait une lourde responsabilité : au lieu de bénéficier du regard critique de plusieurs personnes, comme c'est le cas quand on est soutenu par une équipe, elle n'a pu compter que sur le sien. Le danger existe alors d'être trop prise par l'histoire, de manquer de recul. Qu'en est-il ?

À l'examen des quelque 100 heures de métrage, Valcin découvre que ses images recèlent plusieurs films. Du coup, l'intention initiale fait place à un autre sujet, celui-là plus pointu : la réalité des nouveaux immigrants dans le milieu scolaire francophone. Le documentaire qu'elle extrait, avec l'aide précieuse de sa monteuse Petra Valier, suit les efforts d'adaptation de quelques jeunes élèves immigrants. Wafa, d'origine algérienne, cherche l'équilibre entre sa foi musulmane et la place qu'elle entend occuper en tant que femme dans une société industrielle. Patrick, tout juste arrivé et dont la survie matérielle est très précaire, avec l'aide de son copain congolais Christian, doit partager son temps entre les études, l'intégration dans un milieu urbain anglophone et les problèmes liés au statut d'immigrant. Anastasia, d'origine russe, s'en tire mieux, bien qu'elle soit la seule de sa famille à parler français. Pascaline s'est fait une place dans son pays d'adoption, mais les images de jeunes garçons arrachés de force à leurs parents pour être embrigadés dans les milices ne l'ont pas quittée.

Et puis, il y a Bernard Lachapelle, officiellement enseignant et orienteur, mais aussi travailleur social et psychologue à ses heures quand, par la force des choses, il ne se métamorphose pas littéralement en travailleur social, parcourant la ville après les heures de cours à la recherche d'un lit, d'une table et du strict nécessaire pour équiper la chambre vide que le gouvernement a assigné à un étudiant qui vient tout juste de débarquer au pays sans famille. Le

manque de ressources d'une école comme Étienne-Brûlé, durement éprouvée par la « révolution du bon sens » conservatrice et son système de financement harmonisé à toute la province, selon lequel chaque école reçoit une somme fixe par élève, sans égard à la réalité des grands centres urbains, lieux de rassemblement des immigrants, est désolant, révoltant même. On aurait le goût de monter aux barricades et de la refaire cette fameuse « révolution », justement. Lachapelle est un homme au grand cœur, manifestement aimé par ses élèves, mais il admet que parfois c'est trop et qu'il est obligé de prendre du recul, ne serait-ce que pour sa propre santé mentale et financière. Pourtant, malgré les difficultés sans cesse à surmonter, Lachapelle œuvre (le mot n'est pas trop fort) à Étienne-Brûlé depuis 15 ans, et il affirme que ce lieu unique de métissage des cultures exerce sur le personnel enseignant un véritable charme et que les collègues qui tiennent le coup les premières années ont du mal ensuite à s'imaginer ailleurs et qu'ils restent longtemps.

Une école sans frontières montre, dans la simplicité et la douceur, une expérience riche et stimulante mais, malgré toutes ses qualités, le film présente quelques points faibles. En découvrant son film sur le tard, Valcin a négligé deux pans essentiels de son sujet. Lachapelle est un personnage de documentaire en or, mais où est le reste du personnel enseignant et administratif ? Il ne porte tout de même pas Étienne-Brûlé à bout de bras et si cette école réussit à remplir sa mission à la fois pédagogique et d'accueil, c'est grâce aux efforts concertés de toute une équipe. Au début du film, on fait brièvement la connaissance de Dada Gasirabo, une femme de la communauté africaine, qui vient prêter main-forte au personnel enseignant, mais on la perd presque aussitôt de vue.

Cette carence est éclipsée par une autre plus grande encore et qui, comblée, aurait pu faire vraiment décoller ce documentaire : les étudiants d'origine canadienne. Quel rôle jouent-ils, s'ils en jouent un, dans l'intégration des nouveaux arrivants ? Comment voient-ils leurs camarades de classe ? Comment chacun, Canadien d'origine et d'adoption, vit-il ce métissage ? En effet, on ne peut s'empêcher de constater que les nombreux groupes en présence ne se mêlent pas beaucoup entre eux et on en ressent un vague malaise. Valcin nous présente bien Jenny Lee, une étudiante de souche québécoise, nouvellement installée à Toronto, mais elle n'aborde malheureusement pas ces interrogations pourtant essentielles. Essentielles, non seulement parce qu'elles nous permettraient d'approfondir le sujet, de mieux cerner les enjeux, mais surtout parce qu'elles pourraient insuffler au film une courbe dramatique qui, malgré l'intérêt des personnages et des propos présentés, est à peu près absente.

Ainsi, en cinéma documentaire comme dans la vie, il ne suffit pas d'avoir la liberté, encore faut-il l'employer à bon escient pour qu'elle se déploie pleinement. *Une école sans frontières* y parvient en partie, mais on aurait souhaité qu'il aille beaucoup plus loin, car son sujet touche au cœur même des débats sur la mondialisation et le partage des ressources physiques et territoriales de notre toute petite et si fragile planète. ■

Une école sans frontières, réalisation, caméra, son : Nadine Valcin, montage : Petra Valier, production : Claudette Jaiko, Studio Ontario-Ouest de l'Office national du film du Canada.

Jean Marc Larivière est un cinéaste torontois.



Alliance nationale de
l'industrie musicale

L'ANIM est fière de contribuer à la consolidation et à la croissance
de l'industrie du disque et du spectacle musical de la francophonie canadienne

Pour tout connaître sur la chanson et la musique de la francophonie canadienne, cliquez www.ANIMusique.ca.

292, Chemin Montréal, bureau 200, Ottawa, K1L 6B7
(613) 241-1456 / sans frais :1-866-776-7769